

Jean-Louis Rinaldini

**POURQUOI SACRIFIER
LE PÈRE ?**

Je vais essayer d'introduire aujourd'hui ce qui va nous occuper tout au long de l'année à partir du texte de Freud *Totem et tabou* au centre duquel se trouvent posées les questions de la prohibition de l'inceste, de ce qui fait lien social, et bien sûr celle du père.

Ce texte daté de 1912/1913 nous oblige certainement plus que tout autre à aller questionner d'autres champs que la psychanalyse que ce soit l'ethnologie, la sociologie ou la linguistique. C'est d'ailleurs ce que dit Freud dans sa préface puisque dit-il il se propose «de créer un lien entre ethnologues, linguistes, folkloristes, etc. et psychanalystes [...] sans toutefois pouvoir donner aux uns et aux autres ce qui leur manque : aux premiers, une initiation suffisante à la nouvelle technique psychologique; aux derniers, une maîtrise suffisante des matériaux qui attendent leur élaboration». ¹

A une autre occasion Lacan ajoutera:

«Établir ces connexions me semble indispensable pour bien situer notre domaine, et même simplement pour nous y retrouver ²».

Je vais donc essayer de me situer dans cette perspective.

Il s'agit dans ce texte d'aborder la question de l'interdit de l'inceste comme loi universelle régissant dans toutes les sociétés les échanges matrimoniaux. Interdit de l'inceste qui est le principe fondateur du complexe d'Œdipe. L'inceste selon Freud est toujours inconsciem-

ment désiré, sa prohibition empêche pour l'être humain de tuer son père et d'épouser sa mère. La fonction de cet interdit est intériorisée et cela introduit à la culture et à l'humanité. C'est toute la question de cette intériorisation qui est l'objet du texte puisque Freud pour cela introduit le mythe originel du meurtre du père de la horde primitive. Ainsi l'interdit de l'inceste est-il une règle qui s'origine dans la nature par son caractère d'universalité mais qui se fonde dans la culture où elle est structurée par et dans le langage ajoutera Lacan, pour qui l'enfant ne peut avoir accès au symbolique que par la loi édictée par le père, en **signifiant** l'interdit de l'inceste. Lacan dans le séminaire «Les formations de l'inconscient» dit à propos de l'Œdipe «...la métaphore paternelle joue là un rôle qui est d'aboutir à l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant qui est là en réserve; la signification s'en développera plus tard. [...] Le père se place si je puis dire au-dessus de la chaîne signifiante, dans une position métaphorique, et c'est pour autant que la mère fait du père celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de la loi.»

Revenons à Freud.

Concernant le problème du tabou Freud dit qu'il y reçoit dans son livre une solution qu'il considère «comme à peu près définitive et certaine» alors que celle concernant le totémisme est une solution «que seulement [...] les données actuelles de la psychanalyse semblent justifier et autoriser». Et cela du fait que «le tabou survit encore de nos jours, dans nos sociétés modernes, [...] bien que portant sur des objets différents, il n'est du point de vue psychologique, pas autre chose que «l'impératif catégorique» de Kant, à la différence près qu'il veut agir par la contrainte en écartant toute motivation consciente.»

Donc universalité et caractère inconscient qui font loi.

Freud va également s'employer à démontrer la ressemblance entre les coutumes tabou et les symptômes de la névrose obsessionnelle : «absence de motivation des prohibitions; leur fixation en vertu d'une nécessité interne; leur facilité de déplacement et contagiosité des objets prohibés; existence d'actes et de règles cérémoniaux découlant des prohibitions». ³ C'est donc un texte qui en annonce d'autres (*Psychologie des foules et analyse du moi, L'homme Moïse et*

¹Freud, *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986.

²Lacan J. *Séminaire IV*, La relation d'objet, Seuil, Paris, 1994, p.252.

³op. cit. p40.

le monothéisme, et peut-être même *Au delà du principe de plaisir*) et qui marque le fait d'asseoir le complexe d'Œdipe mais aussi sa volonté de fournir une contribution à la psychologie sociale ou mieux d'éclairer ce qu'il en est du lien social, ce qui fait lien social. Cette question extrêmement importante est à elle seule tout un programme, et je me suis résolu de la laisser pour ma part de côté faute de temps, pour me consacrer essentiellement à celle du sacrifice du père. Pourquoi avons-nous besoin de ce sacrifice?

Dans son texte Freud nous fait voyager puisqu'il nous amène à visiter les Aztèques, les Ouataouks d'Amérique, les Aïnos du Japon, les tribus indiennes de Californie ou du Nouveau-Mexique, les tribus d'Australie Centrale ou les Béni de l'Afrique Occidentale... C'est dire sa volonté de s'appuyer sur des données scientifiques. Ce n'est que dans les dernières pages que Freud abat ses cartes par ce mythe du repas totémique, celui du Père tyrannique, dont il affirme l'existence.

Notons que ce thème du parricide est présent dans les grandes oeuvres de Freud, de *Totem et Tabou* jusqu'à *L'homme Moïse et le monothéisme*. A de nombreuses reprises Freud présente le meurtre du père comme un fait lointain qui a réellement eu lieu et qui ensuite a été nié, refoulé, mais conservé dans l'inconscient des masses et des individus. Parfois il présente ce fait non comme un fait réel préhistorique, mais comme un fait imaginaire qui capture quelque chose d'essentiel du réel. Il semble pourtant pencher pour la première solution, un fait réel enseveli dans l'«inconscient collectif» si tant est que ce terme ait un sens. Dans *Totem et Tabou* le meurtre du Père se présente comme le récit d'une succession d'événements qui se scandent en trois temps au terme desquels le lien social humain est définitivement fondé.

1er temps: La horde primitive (rappel que la horde c'est déjà une organisation familiale ou pré-familiale à la différence de la bande), au sein de laquelle, un père, entouré de femmes, de filles et de fils, jouit d'un monopole sexuel absolu sur ses femmes et sur ses filles. Ce monopole repose sur l'exercice de la violence ou sur la menace de la force et c'est à cette violence réelle ou virtuelle que se heurte le désir des fils pour leur mère et pour leurs soeurs. C'est donc un état social où la force fait loi et assure à un mâle l'accès exclusif à toutes les femelles qui l'entourent.

2ème temps: C'est le complot des fils frustrés qui décident de se révolter contre la loi du père et de le mettre à mort. Ils passent à l'acte, le mangent et font la fête. C'est une association de «mâles fêtés».

3ème temps: Après le crime, au lieu de se partager leurs mères et leurs soeurs, les fils, se sentent coupables, renoncent à la satisfaction incestueuse de leur désir et au recours à la violence pour y satisfaire. Ce faisant, ils s'obligent à chercher femme en dehors de la horde, se contraignant ainsi à l'exogamie et à céder les femmes auxquelles ils viennent de renoncer en échange de femmes auxquelles d'autres hommes, appartenant à des hordes voisines, auront pour les mêmes raisons renoncé.

Freud se réfère à Darwin¹ pour justifier sa description de la horde primitive. En fait Freud va construire ce tableau où se mêlent données biologiques et données ethnologiques, sous l'influence d'un ouvrage de Atkinson, un disciple de Darwin dont Andrew Lang avait publié en 1902 un texte posthume intitulé *Primitive Law*.

Bref en résumé, l'humanité serait passée d'un état archaïque où régnaient la violence et l'inceste à un état nouveau engendré par une sorte de contrat social, qui a pour contenu le renoncement consenti par tous à l'inceste et à la violence pour la satisfaction des désirs sexuels. Pour cela il avait fallu un meurtre, le meurtre de celui qui concentrait en lui la violence et l'inceste, le meurtre du Père qui par ce meurtre devient encore plus puissant une fois mort que vivant. Rappelons que pour Freud cette histoire continuait puisque après le meurtre, le Père se retrouve dans un substitut, l'animal totémique, dont la consommation non rituelle est interdite, c'est-à-dire qu'il ne peut être tué et mangé que rituellement et périodiquement par tous ceux qui appartiennent au clan dont l'animal est le totem. Finalement ce père, aimé et haï, tué et mangé, deviendra selon Freud la source de tous les ancêtres divinisés des hommes et de tous les dieux. C'est-à-dire que le meurtre du Père a non seulement fondé le lien social (permet de passer de la famille à la société), mais il constitue la source permanente de la morale et de la religion.

Voilà ce que l'on peut dire rapidement pour présenter ce texte. L'inceste y est principale-

¹Freud S., *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986, p. 163, note 2..

ment référé au «Père». Pour cela, je voudrais dans un premier temps aborder ce qu'il en est de la théorisation du père dans la théorie psychanalytique.

LA THÉORISATION DU PÈRE DANS LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE

Je veux rapidement aborder les points forts de ce que Freud puis Lacan ont théorisé du Père, puis de la fonction paternelle, et enfin du Nom puis des Noms du Père, non pour faire un résumé de la doctrine mais pour marquer quelques points, notamment l'impact biographique à l'oeuvre dans les théorisations et le pas franchi par Lacan. Il est intéressant de noter que, comme dans une boucle, on retrouve dans un texte de Lacan de 1980 ce père-sévère, qui est aussi le point de départ freudien. Dans le séminaire «Les non dupes errent» Lacan évoque à propos de ce qui serait un déclin de la fonction symbolique du Nom-du-Père, un rejet, une forclusion même, un retour d'un ordre de fer. Cela aussi pose question, est-il si sûr que cela qu'il y ait un déclin de la fonction symbolique dans notre société actuelle ? On va constater que ce mouvement d'une idée du père à une autre, cette nécessité de penser **au départ** (donc il faut imaginer une trajectoire!) le père comme un père sévère, celui du mythe, même Lacan dans ses formules sur la sexualité le reprend puisqu'il marque $\exists x \bar{\phi}x$, donc un père non soumis à la castration pour arriver plus tard à un père hypothétique, métaphorique.

Freud durant toute une période - celle du trauma sexuel - Freud décrit un père pervers et incestueux. Dans une lettre à Fliess de 1897, il écrit qu'il a eu «la surprise de constater que dans tous les cas le père doit être accusé de perversion sans exclure le mien propre»¹. Jacob Freud aurait donc été un séducteur pervers. Ceci expliquerait-il cette image du père freudien qui s'offre à la scène sacrificielle, à la scène de totémisation ?

Mais il faut tout de suite ajouter que le détour de Freud par la fable anthropologique est sans doute un temps fort du développement de la pensée freudienne et de la théorie analytique (c'est à peu près reconnu par tout le monde).

Pourquoi ? Parce que le père est déjà dès ce moment là, chez Freud, cette instance d'amour qui va jouer le rôle tiers entre la mère et l'enfant.

«La défaite du père et sa profonde humiliation ont fourni des matériaux pour la représentation de son suprême triomphe. La signification que le sacrifice a acquise d'une façon générale réside en ce que l'acte même qui avait servi à humilier le père sert maintenant à lui accorder satisfaction pour cette humiliation, tout en perpétuant le souvenir de celle-ci»².

«Le crime qu'on lui impute, l'arrogance et la rébellion contre une grande autorité, est précisément ce crime qui, en réalité pèse sur les membres du chœur, sur la bande des frères. Et c'est ainsi encore, qu'à l'encontre de sa volonté, le héros tragique est promu rédempteur du chœur³.»

C'est donc une première image de l'amour qui apparaît, à partir du meurtre, du repas cannibalique puis totémique, dont Freud va d'ailleurs se séparer peu à peu. Cependant on trouve encore trace de cet acte cannibalique par exemple dans le texte sur l'identification où il nous dit que l'enfant va s'identifier dans un premier temps au père en l'incorporant. Qu'est-ce qui est incorporé ? C'est son nom bien sûr qui est incorporé. Jacques Hassoun lors d'un passage ici à Nice avait évoqué une image surréaliste pour évoquer cette scène, de ce temps premier, immémorial, fondateur. Et le fait d'avoir recours à une image surréaliste montre bien notre difficulté à penser le Père. Il parlait de l'image d'un enfant qui dans cette phase originelle serait en situation «d'avoir la bouche scellée sur un baiser infini et mortel : imaginons l'enfant, doté de cette bouche repliée sur elle même, cousue bord à bord dans un intense et immense baiser. Le père, ce père là, de l'incorporation, viendrait au titre de dépliant ouvrir cette bouche pour la desceller... temps préhistorique donc où le père donne à incorporer son existence, son nom, et quelques uns de ses signifiants.» Desceller la bouche c'est l'ouvrir à la parole.

Ce qui est à l'origine de cet amour pour le père c'est ce nom corporéisé, ce père qui vient

¹Cf. Le Gaufrey G. *L'éviction de l'origine*, EPL, Paris 1994.

²Freud, *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986, p. 172.

³*Ibid.* p. 179.

tempérer cette hostilité que l'enfant pourrait éprouver à l'endroit de celui qui est responsable de la «distraction» maternelle. Ce père dépliant de Jacques Hassoun, c'est ce père qui procède de ce que Lacan appellera l'Autre interne, trésor des signifiants. Or pour Lacan cet Autre fut dans un premier temps la mère. Comment alors passer de l'un à l'autre ? Cela nous pose la question de la présence du féminin dans ce premier Père, j'y reviendrai tout à l'heure. Par ailleurs, cette première forme d'identification par incorporation du père n'est elle pas celle où le personnage paternel en rabat sur sa position d'ancêtre premier, terrible, féroce et pervers en donnant à l'enfant la possibilité d'établir cet espace de jeu avec l'Autre qui permettra aux processus d'identifications secondaires de trouver leur espace ?

Voilà donc un premier élément important, le père comme celui qui en rabat, celui qui peut être dans une position de retrait.

Nous évoquons l'incorporation du nom. Cette importance accordée au nom, au patronyme, à la nomination est un des éléments signifiants que Lacan nommera plus tard les Noms-du-Père et qui déjà traverse toute l'oeuvre de Freud qui s'efforce d'entendre ce qui chez le Père, et chez son propre père, a servi de point de départ à l'élaboration de sa théorie. Il y a deux événements intéressants chez Freud.

Par exemple Freud tente d'analyser sa résistance à se rendre à Rome, en soulignant que «ce haut lieu de l'organisation catholique» est la capitale de ceux qui vouent un culte à un fils crucifié et qui, au moins trois fois par an, sont sommés d'avalier son Corps en l'espèce de l'hostie. Or qu'est-ce qui s'oppose à ce voyage à Rome si ce n'est l'image d'un Père meurtri. C'est dans son quatrième rêve sur Rome qu'il se remémore l'épisode du bonnet sabbatique de son père :

«J'arrive enfin à l'événement de ma jeunesse qui agit encore aujourd'hui sur tous ces sentiments et tous ces rêves. Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmenner dans ses promenades et à avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général. Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : 'Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint; d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : «juif, descends du trot-

toir!» - «Et qu'est-ce que tu as fait?» - J'ai ramassé mon bonnet' dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. A cette scène, qui me déplaisait, j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, devant son autel domestique, qu'il se vengera des Romains. Depuis lors Hannibal tint une grande place dans mes fantasmes¹.»

En effet, Freud se trouvait une grande ressemblance avec le général carthaginois qui avait mis Rome en danger, il avait été le héros favori de ses années de lycée. Dans les classes supérieures, écrit Freud, «Quand je compris quelles conséquences aurait pour moi le fait d'être de race étrangère et quand les tendances antisémites de mes camarades m'obligèrent à prendre une position nette, j'eus une idée plus haute encore de ce grand guerrier sémite. Hannibal et Rome symbolisèrent à mes yeux d'adolescent le ténacité juive et l'organisation catholique².»

Enfin en 1923, atteint par une première attaque de son cancer, Freud retourne pour la dernière fois à Rome. Dans une lettre adressée le 4 septembre 1923 à Lou Andréas-Salomé, Freud écrit :

«Me voici une fois de plus à Rome, sentant que cela fera du bien. C'est ici que je reconnais que ma fille est une bonne compagne.»

Les signifiants insistent. On retrouve cette même insistance quand Freud se rend à Athènes, voyage qui s'accompagne d'un trouble de mémoire sur l'Acropole dont il devait dédier l'interprétation à Romain Rolland en 1936. Il est âgé de 80 ans et il conte un trouble en 1904 alors qu'il était avec son frère Alexandre sur l'Acropole. Freud se remémore ce trouble partagé avec son frère : tous deux ressentirent un état de malaise, d'étrangeté, de culpabilité. Freud en effet rattache cet épisode hypermnésique à un sentiment de culpabilité à l'égard de ce père, marchand de drap, ayant frôlé à plusieurs reprises la faillite, et qui ne pouvait subvenir aux besoins de sa famille que grâce aux subsides que lui versait la communauté juive de Vienne. Enfant il avait surestimé son père, adolescent il l'avait méprisé, adulte il était plein de compassion, vieillard il arrivait à énoncer en

¹Freud S., «Matériel et sources du rêve», in *L'Interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1980, p.175.

²Freud S., *L'interprétation des rêves*, op. cit., p.174.

souvenir de ce voyage à l'étranger, cette phrase fondamentale :

«Tout se passe comme si le principal dans le succès, était d'aller plus loin que le père et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé¹.»

On voit Freud rendre compte de ses liens avec son père, on le voit enfin se détacher du père terrible, du Père de la Horde, pour signifier que la fonction paternelle va bien au-delà du père réel ou du père imaginaire qui pourtant la constituent. C'est le père symbolique dont il parle à l'âge de 47 ans sur l'Acropole et qu'il arrive enfin à théoriser en 1936 à l'âge de 80 ans. Est-ce que Freud en cette occasion sauve l'image de son père ou tente-t-il de penser sa propre condition de fils de Jacob, ou de père de la horde sauvage des psychanalystes ?

C'est donc à l'issue de ces passages, Rome, Athènes, que Freud va dégager la fonction paternelle de la fable anthropologique pour arriver à inclure dans sa théorie un père qui ne serait plus un Père de la Horde Primitive qui est toujours promis au meurtre, mais celui qui accepte de céder sur sa jouissance, de se défaire de ses insignes de Père tout-puissant.

On peut entendre très bien cela dans l'épisode de la ligature d'Isaac qui n'est pas un sacrifice. Isaac est ligaturé sur l'autel et attend l'accomplissement de la sentence. Son père Abraham se trouve confronté au caprice divin, dieu cruel, possessif, exigeant, imprévisible : il doit sacrifier son fils comme le ferait n'importe quel Canaanéen. C'est alors que la Voix, lui annonce qu'il existe une autre solution: remplacer Isaac par un bélier, c'est-à-dire ne pas sacrifier aux coutumes des peuples environnants et de faire le sacrifice du sacrifice. C'est à ce moment qu'Abraham peut imaginer une divinité qui va céder, céder sur sa violence, sur ses prérogatives, sur son absolue toute puissance pour accomplir le seul acte qui compte : celui qui assure la pérennité à la descendance humaine et à la généalogie .

Dans le Moïse Freud écrit ces quelques lignes :

«La maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses. Le fait de donner

ainsi le pas au processus cogitatif sur la perception sensorielle fut lourd de conséquences².»

On voit donc se dessiner peu à peu chez Freud un père hypothétique, conjecturel, et on ne peut que penser à ce que Lacan va désigner plus tard du père en disant que c'est une métaphore, celui qui métaphorise le désir de la mère, une substitution de signifiants certes mais qui vise à faire acquérir au sujet un statut symbolique, c'est-à-dire un peu de signification nécessaire pour qu'il soit distinct du réel de son corps, c'est-à-dire autre chose que quelques kilos de chair, autre chose que d'être réduit en son propre corps à la dimension d'un objet face à la demande imaginaire de l'Autre, de se perdre comme objet de la jouissance de l'Autre. Et c'est la métaphore qui constitue cette opération de défense, c'est-à-dire qui permet que puisse se substituer au corps une signification subjective, c'est-à-dire que la signification puisse prévaloir pour le sujet. Je pense qu'il est fondamental de bien voir que la métaphore c'est cette opération qui suppose la primauté de la signification sur le signifiant. Cette signification que le sujet névrosé obtient de la référence paternelle est le gain de sa filiation. Cette métaphore rend compte que ce fameux meurtre du Père qui au fond métaphorise un quelque chose qu'il faut sacrifier, qui nous met dans la dette, est au principe de la Loi, est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste.

Donc, le père ne devient plus qu'une hypothèse existentielle, qu'un mot de la langue. Ce père réduit à un signifiant, un signifiant parmi d'autres, serait celui qui incorporé, donne consistance à la langue et assure symboliquement la transmission du nom. C'est à cet endroit que Freud passe le relais à Lacan qui poursuit cette interrogation (parce que la question du père demeure pour les psychanalystes une question ouverte à la différence du religieux qui clôt la question en y répondant) à partir de la question que pose au psychanalyste la psychose et la forclusion du Nom-du-Père, qui deviendra forclusion des signifiants du Nom-du-Père, avant que ne vienne l'écriture « les Noms-du-Père ». Le pluriel permettant de penser la notion de forclusion qui peut rester silencieuse dans ses effets tant que ne se rencontre pas une injonction à se référer à ces signifiants qui s'interrompent dans la trame signi-

¹Freud S., Lettre à Romain Rolland : «un trouble de mémoire sur l'Acropole» (1936), *Résultats, idées, problèmes II, 1921 - 1938*. PUF, Paris, 1985, p.229.

²Freud S., *Moïse et le monothéisme*, Gallimard, NRF, Paris, 1948, p.167.

fiance déclenchant alors une psychose. Il y a là tout une possibilité de débat sur ce qui est forclos (un signifiant?, des signifiants?, la fonction paternelle?) dans lequel je ne peux pas rentrer ce soir, mais que nous reprendrons lors des journées sur «l'Homme aux loups».

«Le père se place si je puis dire au dessus de la chaîne signifiante, dans une position métaphorique, et c'est pour autant que la mère fait du père celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de la loi.» (Lacan, *Séminaire sur les formations de l'inconscient*, inédit).

Lacan pour bien marquer sans doute le passage qu'il fait opérer d'un père conjoncturel à un père structurel, en n'insistant pas sur le fait que ce passage est déjà inscrit dans Freud, dira de Freud que ce dernier est resté amoureux du père, qu'il a certainement eu quelque difficulté à résoudre son propre transfert et son amour pour le père. Ce mythe est bien obscur dira Lacan, «Totem et tabou, un mythe construit pour expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir, 'où est le père?'»¹.

Ce que j'ai voulu souligner, c'est qu'on peut discuter sans fin sur l'universalité du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire sur une organisation patrocentrique de la famille et de la société alors qu'il est clair que ce n'est nullement le cas, mais qu'il est plus intéressant de suivre Lacan lorsqu'il souligne qu'il s'agit moins d'un problème lié à la réalité de l'organisation familiale, comme s'il s'agissait d'un accident de la culture, mais qu'il s'agit d'un fait lié à la structure du langage.

Notons une chose: Que Lacan a eu lui des difficultés à tenir son séminaire sur «Les Noms-du-Père qu'il n'a pu tenir qu'à partir d'un witz, «Les non-dupes-errent». Mais à la différence de Freud comme on l'a vu dans nombre de ses écrits, Lacan ne parle pas explicitement des questions familiales qui lui sont propres.

QU'EST-CE QUI EST SACRIFIÉ DANS LE MEURTRE DU PÈRE ?

Autrement dit, en sacrifiant le père, les hommes parlent de sacrifier quoi ?

Nous venons de parler d'un père qui cède sur sa toute puissance, le meurtre du père

concernerait donc le sacrifice du sacrifice, premier élément de réponse.

Autre réponse possible, ce qui est sacrifié, c'est la sexualité, au sens où il n'y a pas de logique du rapport sexuel, sauf l'inceste justement C'est une position que l'on retrouve développée par Maurice Godelier à partir de travaux de primatologues, d'ethnologues ou de biologistes.²

Pour Godelier, il s'est passé une transformation des formes de la sexualité humaine qui est associée à la perte de l'oestrus chez la femme. Avec la perte de l'oestrus, la sexualité humaine n'a plus été soumise directement et saisonnièrement aux rythmes de la nature comme l'est la sexualité des femelles des autres espèces de primates. Les possibilités de pratiquer de façon généralisée la sexualité s'en sont trouvées renforcées. Hommes et femmes à partir de la puberté pouvaient donc rentrer dans des rapports sexuels n'importe quand, tout au long de l'année. C'est-à-dire que la perte de l'oestrus chez la femelle humaine a fait sortir la sexualité de l'univers de la reproduction naturelle. Les Explications de Biologistes comme Jean Didier Vincent, *La Biologie des passions* suggèrent effectivement que la perte de l'oestrus a été liée au développement du cerveau et à la cérébralisation de toutes les fonctions corporelles. Dès lors l'homo sapiens a marché à la représentation intérieure, donc autant sinon plus à la stimulation interne, à l'idéal, aux fantasmes qu'aux stimulations externes, à la réalité biologique. La sexualité humaine à partir de ce moment a donc marché à l'imaginaire et au symbolique.

On arrive ainsi à distinguer la sexualité désir et la sexualité reproduction. Mais la continuation de la vie sociale, qui est la condition même de l'existence des individus, s'est trouvée confrontée avec la nécessité pour la société de gérer simultanément la société humaine dans ses deux dimensions, de la sexualité désir et de la sexualité reproduction, dimensions qui allaient de plus en plus s'écartant l'une de l'autre. Or la sexualité désir, qui était désormais associée à la possibilité d'un commerce sexuel généralisé, a fait peser une menace sur la reproduction du lien social en devenant la source de conflits plus fréquents qui risquaient de com-

¹Séminaire Relation d'objet, p. 210.

²Inceste, parenté, pouvoir, *Psychanalyses* n°36, p.33-51, n° spécial: le sexuel aujourd'hui, 1990.

promettre la reproduction des rapports sociaux parce que pour que les espèces sociales continuent d'exister, il faut non seulement que ces individus se reproduisent, mais aussi qu'en se reproduisant, ils reproduisent en même temps la bande à laquelle ils appartiennent, c'est-à-dire reproduisent le type même de rapports sociaux qui sont la condition d'existence de tous les individus appartenant à la même espèce. La sexualité généralisée, disjointe de la reproduction de l'espèce, *n'a pas en elle-même de sens social* mais elle est sollicitée sans cesse de témoigner de l'ordre ou du désordre qui règnent dans une société, mais surtout de témoigner *pour ou contre* cet ordre.

En libérant la sexualité humaine de son crochet, la nature a contraint l'homme à intervenir sur sa propre sexualité pour permettre à la société de continuer à exister et, à lui-même, de continuer à exister en société. C'est-à-dire que l'homme qui devient sujet désirant est devenu la seule espèce animale qui soit devenu coresponsable avec la nature de sa propre évolution. Ce «quelque chose» qui est intervenu dans son évolution **a fait que la sexualité humaine soit sacrifiée** pour que les humains continuent d'exister en société. Quoi qu'il en soit de la part du biologique et du social qui ait entraîné cette transformation de la sexualité humaine, l'humanité s'est trouvée à chaque fois contrainte d'intervenir sur elle-même et cette nécessité a fait loi. Il a donc commencé à produire de la société pour vivre. L'évolution est devenue histoire. C'est-à-dire non plus que des rapports d'adaptation avec la nature mais de transformation de la nature en même temps que de l'homme.

Pour Godelier, c'est cette sexualité humaine généralisée, la sexualité désir, identifiée au Désir de l'Autre, part sauvage de l'être humain, qui a fait Loi, mais qui n'est pas la Loi du Père, mais qui est la négation, le refoulement dans l'inconscient de quelque chose qui appartient à la sexualité des deux sexes. Cette négation c'est celle sauvage, a-tropique, de la sexualité humaine. La société humaine s'est donc édifiée sur la base d'une négation permanente par l'homme de quelque chose qu'il est, qui lui appartient, d'un refus de soi, d'une opposition à soi. L'homme social ne peut donc être que divisé, clivé. Donc une partie de la vie sociale s'édifie avec de l'énergie soustraite en quelque sorte à la sexualité. Elle s'est fabriquée avec des matériaux, des métaphores et des fantasmes issus de la sexualité et qui sont présents entre

autres, dans les discours fondateurs que sont les mythes de l'origine du monde et de l'homme. Attention, il s'agit non pas de favoriser la reproduction biologique mais surtout la reproduction de l'ordre nécessaire dans une société pour qu'il y ait justement de la société. Cette perte, ce travail de courbure de la sexualité, n'a pas été une mutilation mais une promotion.

L'intervention de limitation de la sexualité s'est exercée d'abord sur les unités familiales pour y régler les rapports sexuels entre les individus appartenant aux diverses générations en imposant ce qu'on a appelé la prohibition de l'inceste tout autant homosexuelles qu'hétérosexuelles, entre humains mais aussi avec d'autres espèces animales. Cette prohibition vise à créer deux axes le long desquels se construisent les rapports humains de parenté, celui de la filiation et de la descendance d'une part, et l'axe de l'alliance de l'autre. Car dès que l'on interdit de trouver partenaire chez soi on doit le chercher ailleurs et si cet interdit s'applique génération après génération, alors l'individu comme la société se trouve dans l'obligation d'identifier et de **mémoriser** ce qui est soi et identique à soi et ce qui ne l'est pas, de garder la mémoire des hommes et des femmes dont chacun provient, tout en identifiant les individus et les groupes avec lesquels on pourra s'allier. Chacun se présente comme le point de passage de rapports qui le définissent, le traversent et le dépassent.

On voit où cette thèse nous interroge puisqu'il est vain dès lors de dire que la parenté c'est l'invention du père et que la loi est la loi du père. La parenté c'est un réseau de rapports qui impliquent en même temps la reconnaissance du père et de la mère, du père de la mère, etc. Donc la prohibition de l'inceste n'a pas été posée pour produire de la parenté, mais pour permettre à l'humanité de continuer à développer son existence sociale après que quelque chose se soit passé qui l'a obligée à intervenir seuls parmi toutes les autres espèces animales à intervenir sur sa sexualité. C'est-à-dire que la prohibition de l'inceste déborde l'univers de la parenté tout en étant sa condition d'émergence. Le tabou de l'inceste est à la fois débordant la parenté et logé à l'intérieur d'elle, et reproduit en même temps qu'**Ajoutons** que cela a été contemporain du langage. Car pour qu'il y ait un développement des rapports de parenté il faut qu'existent des mots, il faut pouvoir dire «mère» et construire l'expression «arrière grand-mère». Comme il

est nécessaire qu'apparaissent aussi les sépultures, (les vestiges d'une tombe voulue datent de 10 000 ans avant l'apparition de l'homo sapiens sapiens). Naissance et mort d'un individu deviennent des moments ritualisés de la reproduction des rapports de parenté.

Au fond, dans cette position, comme chez Freud, il y a l'idée que quelque chose s'est réellement passé qui a mis en marche un processus irréversible dans lequel nous sommes toujours. Que ce quelque chose était lié à la sexualité humaine. Et lié de telle sorte qu'une part de l'être humain sexué ne pouvait appartenir à sa conscience, coexister avec elle. Il ne s'agit pas d'un meurtre mais d'un sacrifice. Donc souffrance mais souffrance qui ouvre à la création, la promotion. Si elle entraîne souffrance personne n'en est coupable (donc déculpabilisation de la thèse de Godelier) même si pour que ce sacrifice se répète de génération en génération il faut que des personnes d'autorité en soient les agents mais non les auteurs. En revanche chez Freud la culpabilité individuelle et collective passe au premier plan. Culpabilité insurmontable qui vient limiter le contrat social dans la honte du désir interdit.

Ce qui peut nous interpeller c'est que dans cette perspective, l'Œdipe devient même s'il est universel, d'une universalité seconde. Car dans la thèse de Godelier, on rencontre, au delà du masculin, deux fois le féminin: la perte de l'oestrus, et dans le fait de la séparation d'avec la femme qui sert de mère. Dans ces deux cas la femme se trouve au centre de ce qui fait l'essence du social propre à l'humanité. Certes ce sont les hommes qui poussent à la séparation; mais parce que pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la sexualité ni avec l'univers de la parenté, des fonctions d'autorité sont rassemblés dans les mains des hommes. Ils sont plus que les femmes représentant la société comme tout ayant vocation à défendre le bien commun.

Malgré les différences avec la théorie freudienne cette position est très intéressante puisque d'une part elle introduit le sujet désirant contemporain du langage et d'autre part elle indique la marque du féminin dans ce sacrifice. C'est une thèse avec laquelle nous pouvons nous sentir en proximité puisque nous savons que le rapport à l'objet, à l'objet sexuel est pour l'homme l'histoire d'un ratage. L'animal lui, a un rapport immédiat à l'objet, alors que l'homme a un rapport toujours raté à l'objet. L'animal a ce privilège d'être dans un rapport naturel à l'objet sexuel. Il y a dans la nature une

femelle qui l'attend reconnaissable par un certain nombre de traits physiques. Le paradoxe pour l'être parlant c'est d'avoir accès à la sexualité qu'à la condition de renoncer à l'objet qui l'a (qu'il a) adoré, préféré, aimé, représenté par la mère. Donc c'est une impasse qui vient inscrire l'ensemble de nos fonctions sous le signe de la dysfonction, puisqu'il faudra ce dysfonctionnement principal pour que soit organisé notre rapport au monde.

LE MYTHE DE L'ŒDIPE

Une autre occurrence du meurtre du père se retrouve évidemment dans l'Œdipe.

Freud ne résume nulle part mieux que dans Totem et tabou l'importance non seulement psychanalytique mais anthropologique qu'il accorde au complexe d'Œdipe, quand il affirme qu'«on retrouve dans le complexe d'Œdipe les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art»¹.

Je me propose pour terminer d'aborder la question de l'Œdipe par un autre biais que celui par lequel nous avons l'habitude de l'aborder. Puisque nous sommes dans le mythe, y compris dans celui de *Totem et tabou*, qu'est-ce que nous pouvons retenir comme définition du mythe qui soit opératoire pour nous ? Certes d'une façon générale le mythe est un discours sur l'origine. Mais Lacan nous force à aller plus loin. Lacan, dans le Séminaire sur *La relation d'objet* nous dit qu'un mythe se présente comme un récit. Qu'on peut en dire beaucoup de choses de ce récit, dire qu'il est atemporel, on peut essayer de définir sa structure, on peut le prendre sous sa forme littéraire, etc. Mais qu'il a dans l'ensemble un caractère de **fiction**. Mais une fiction qui présente une stabilité au point que toute modification en entraîne une autre, ce qui suggère la notion de **structure**.

Surtout cette fiction entretient un rapport singulier avec quelque chose qui est toujours impliqué derrière elle, à savoir **la vérité**. La vérité a une structure, si l'on peut dire, de fiction. (Cf. aussi le Séminaire sur la «Lettre volée»). Ou autrement dit la sorte de moule que donne la catégorie mythique est un certain type de vérité, où il s'agit de la relation de l'homme, à quoi? Aux thèmes de la vie et de la mort, de l'existence et de la non existence, de la nais-

¹Freud S., *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986, p. 179.

sance, c'est-à-dire de l'apparition de ce qui n'existe pas encore. Il s'agit donc de thèmes qui sont liés d'une part à l'existence du sujet lui-même et aux horizons que son expérience lui apporte, d'autre part au fait qu'il est le sujet d'un sexe, de son sexe naturel.

Ce qui fait dire à Lacan que la vérité ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire dont le modèle serait l'énigme, pour ajouter que «l'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel.¹»

Citons également:

«Le mi-dire est la loi interne de toute espèce d'énonciation de la vérité, et ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe.»²

«Le mythe ne saurait avoir d'autre sens que celui d'un énoncé de l'impossible.»³

C'est-à-dire que la vérité est impossible à dire, à énoncer de façon claire et distincte.

J'ai souligné tout à l'heure l'importance de la rencontre du féminin dans le père, et ce que nous pouvons retrouver dans l'ouvrage de Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*⁴ à partir de la lecture du mythe chez Freud et Hegel propose une réinterprétation du mythe pour apporter un éclairage sur la généalogie du sujet occidental. Car le mythe d'Œdipe est un mythe irrégulier par rapport aux autres mythes et il est intéressant de se demander pourquoi Freud le retient.

Chez Hegel⁵ la référence à Œdipe est brève mais d'importance considérable selon l'auteur. Puisque Hegel fait de l'épisode mythique d'Œdipe devant la Sphinge la scène primitive de la philosophie. C'est-à-dire qu'Œdipe est le philosophe prototypique. Rien moins que le commencement de la pensée philosophique, donc de l'Occident que Hegel figure par la victoire d'Œdipe. Parce que Œdipe est pour Hegel celui qui assure le passage, qui fait virer l'histoire d'un moment spirituel à un autre. Précisément par la réponse «l'homme» à

l'énigme de la Sphinge, Œdipe assure la transition du moment égyptien, ou symboliste, de l'histoire de l'esprit (dominé par la figure d'Osiris) au moment grec ou conceptuel, c'est-à-dire proprement philosophique. L'Égypte est pour Hegel le pays des symboles et l'esprit ne se reconnaît pas encore lui-même, il est prisonnier des images qui adhèrent au sens. C'est-à-dire que l'idée n'a pas encore trouvé son autonomie par rapport à la matérialité qui permet de la symboliser. Hegel parle à propos de l'Égypte de symbolisme inconscient, en Égypte tout est mystère, énigme, obscurité. Le symbole renvoie toujours à autre chose, par allusions, évocations, pyramides, colosses, Sphinx, inscriptions. Il y a donc une altérité radicale de la signification. Les œuvres d'art égyptiennes sont des énigmes objectives, elles posent des problèmes mais ne contiennent pas de solutions, c'est l'énigme en soi. Le sphinx (ou Sphinge puisqu'en allemand comme en grec le mot sphinx est féminin) le sphinx égyptien est donc le symbole de ce régime du symbolique; il est mi-homme, mi-animal, comme si l'esprit était encore plongé dans l'obscurité, n'avait pas encore accédé à la pleine conscience de lui-même. Pour Hegel donc c'est Œdipe qui va faire passer de l'Égypte à la Grèce, qui va franchir l'écart qui sépare le symbolisme inconscient propre au moment égyptien du symbolisme conscient et surtout de l'idée claire à elle-même qui caractérise l'émergence de la pensée grecque. En un mot: que c'est par la connaissance réflexive de soi, la conscience que l'homme a de lui-même comme esprit, que tout symbolisme est dissout pour faire régner la clarté du concept. Et c'est Œdipe qui réalise cette dissolution, qui est la mort de la Sphinge. Par l'opération auto-référentielle du «connais-toi toi-même», Œdipe réussit une sortie d'Égypte. Ce qui est intéressant c'est de noter que cette vision opère le passage du symbolisme inconscient au symbolisme conscient comme si la rencontre avec le mythe d'Œdipe devenait inévitable dès l'instant où le rapport inconscient/conscient, ou le devenir conscient de ce qui est inconscient, était affronté.

Par ailleurs ce n'est pas le même passage du mythe qui intéresse Freud et Hegel. Pour Hegel c'est l'épisode de la Sphinge. Pour Freud, le parricide et l'inceste. A y regarder de plus près selon J.J. Goux, les deux peuvent se rejoindre si l'on fait une interprétation nouvelle, une exégèse autre du mythe d'Œdipe. En effet, si on met en parallèle plusieurs mythes grecs du hé-

¹Lacan J., Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, *Écrits*, p.218.

²*Ibid.* p.127.

³*Ibid.* p.145.

⁴Goux J.J., *Œdipe philosophe*, Aubier, Paris, 1990.

⁵Hegel, *L'Esthétique*, «L'art symbolique», chap. 1, 3, trad. S Jankélévitch, Aubier, Paris, 1964, vol. 2, p.75.

ros, qui sont des mythes d'investiture royale; si on étudie comment dans ces mythes un héros devient roi, ce qui renvoie à la question plus générale, comment un être masculin devient homme, suivant quelles voies et par quelles épreuves parvient-il à l'identité virile, ce qui est la question de l'initiation, on constate que plusieurs mythes grecs répondent à cette question, celui de Persée, de Jason et Belérophon¹ à la structure narrative commune que J.J. Goux appellent des monomythes.

1. Un roi, *persécuteur*, craint qu'un homme plus jeune ou à naître, prenne sa place, comme un oracle le lui a prédit. Il cherche à éviter la naissance de l'enfant ou à éloigner l'intrus.

2. Ce futur héros échappe au projet meurtrier du roi persécuteur. Pourtant il se retrouve plus tard dans une situation où un autre roi - appelé le *roi mandateur* - cherche à le supprimer. Mais ce deuxième roi ne se résout pas à commettre lui-même le crime, alors il assigne au héros une tâche périlleuse qui doit lui faire perdre la vie.

3. L'épreuve est un combat contre un monstre femelle. Le héros réussit à la vaincre grâce à l'aide des dieux, d'un sage ou de la future fiancée.

4. La victoire sur le monstre conduit le héros à un mariage avec la fille d'un roi, appelé le *roi donateur*.

Donc le héros doit tuer un monstre femelle avec l'aide de sages ou de dieux. C'est à ce prix qu'il épousera la fiancée qui bien sûr n'est pas sa mère. Le héros grec mythique est donc en relation avec trois rois. Un premier persécuteur, puis après un éloignement forcé, un roi mandateur, et un troisième donateur de qui provient la fiancée.

Il y a là un noyau mythico-rituel, une sorte d'invariant anthropologique.

Si l'on suit l'auteur, en quoi le mythe d'Œdipe ressemble-t-il étrangement au mythe noyau et en quoi s'en différencie-t-il?

Ressemblances: l'éloignement, l'épreuve, le mariage.

Différences:

1. Le motif de l'épreuve imposée par un roi est absent du mythe d'Œdipe. À sa place se trouve le meurtre d'un roi qui est le père du héros.

2. La confrontation avec le monstre femelle présente des différences comme le fait qu'il n'y a pas d'assistance des dieux et pas d'assistance

des mortels. Œdipe réussit tout seul, pas d'échelonnement des épreuves, Œdipe réussit d'un seul coup. Pas de mobilisation de la force physique, mais victoire par l'intelligence, avec un seul mot, d'où le suicide du monstre et non son meurtre sanglant.

3. Enfin, mariage non pas avec la fille d'un roi, mais avec sa mère.

4. C'est le propre père du héros qui est à la fois le roi persécuteur, le roi mandateur, et le roi donateur.

Donc le mythe d'Œdipe est un mythe d'investiture royale irrégulière ou plus encore un mythe d'initiation masculine ratée ou éludée. C'est à partir de ce ratage de l'initiation que l'on peut comprendre le parricide et l'inceste qui se substituent à des épisodes typiques précis, y compris les détails de la rencontre avec la Sphinge, qui est le moment initiatique majeur mais qui est à la fois affronté et esquivé par Œdipe. Car Œdipe réussit tout seul sans l'aide des dieux et des sages en autodidacte (défaut initiatique) mais en plus le meurtre sanglant du monstre femelle n'a pas lieu, la victoire est verbale et non martiale.

Généralement il y a trois épreuves renvoyant à des fonctions si l'on se réfère à Dumézil qui reprend la tripartition de Platon, et qui concernent la fécondité, la guerre et le sacré. Or Œdipe ne satisfait qu'à une épreuve de première fonction, épreuve de langage, donc sacerdotale mais ignore les épreuves de deuxième et troisième fonction qui concernent la fécondité et la guerre. Ce défaut dans l'initiation va se répercuter dans les deux crimes qu'il commet. Ainsi au défaut de l'épreuve guerrière correspond, comme en contrepartie, le crime de parricide, et au défaut de l'épreuve concernant la fécondité et le sexuel, correspond le crime d'inceste. Tout se passe comme si ces deux crimes étaient la contrepartie fatale d'une anomalie, d'une carence, dans le passage initiatique.

Voilà pourquoi le même mythe peut marquer pour Hegel l'inauguration de la philosophie (évitement de l'initiation traditionnelle sanglante par la conscience réflexive) et pour Freud le nom du «complexe d'Œdipe» puisqu'il s'appuie sur la consécution parricide incestueuse et qui est mythiquement parlant aberrante. Alors que mythiquement la consécution est monsticide fiançailles. En effet, dans le monomythe, s'il y a meurtre au premier plan ce n'est pas le meurtre du père, c'est le meurtre d'un être qui ne correspond à aucune réalité familiale, puisque c'est le meurtre d'un monstre

¹Sur ces mythes voir Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, Paris, 1951.

femelle. Mais peut-on l'assimiler à un matricide ? Rapidement on pourrait dire oui puisque le héros qui va devenir roi est celui qui tue en un combat sanglant, la dragonne, la serpente, la monstruosité femelle. Mais il ne s'agit pas du meurtre à proprement parlé de la mère en tant que toute la mère mais plutôt de la mère sombre. Au coeur du scénario initiatique il y aurait donc du «meurtre de la mère» et non du «meurtre du père» qui lui resterait second. C'est-à-dire non meurtre de la mère en tant que telle, identifiable et imaginable, mais meurtre d'une part du féminin sombre qui est du côté de la mère, dans la dimension du maternel sans coïncider avec elle, et qui est cette part à affronter et à abandonner. Car sur le plan mythico-rituel, dans les mythes réguliers, ce meurtre, qui d'ailleurs entraîne du côté du héros une mort symbolique, appelle une seconde naissance, permet de délivrer, de libérer le féminin non maternel qu'on pourrait appeler la fiancée.

Ce qui voudrait dire que l'Œdipe freudien jette un voile sur la vérité du désir et de la castration.

Ce que Lacan appelle la Chose est sans doute à repérer ici. Selon Freud c'est le père par la menace de castration qui est l'interdicteur de la mère désirée. Lacan l'a montré, ni ce désir, ni cette menace paternelle ne sont la forme la plus radicale de ce qu'est le Désir et la Castration. L'Œdipe jette une sorte de voile en établissant le conflit avec le père qui protège du désir pour la Chose par l'interdit. Alors que le Désir (véritable) se soutient du fait d'un objet est impossible et non pas seulement interdit, alors que la Castration, la Castration la plus décisive, se joue dans la confrontation désirante et angoissée avec la Chose, objet primordial du désir, plus anxiogène que la menace paternelle. C'est-à-dire que si l'on envisage l'inceste avec la mère autrement qu'au travers du drame oedipien, il s'avère n'être barré que par le désir de cette mère pour du tiers, cela veut dire qu'il est impossible avant d'être supposé interdit. La clinique montre qu'un père ne suffit pas à prévenir les ravages qu'exerce sur son enfant une mère qui en fait l'objet unique de son désir, c'est-à-dire qui forclot proprement dit le père.

On voit bien par cette approche de la singularité du mythe d'Œdipe freudien (évitement de l'initiation et donc évitement de la mort symbolique et l'évitement de la castration) par rapport au récit monomithyque, que le mythe d'Œdipe freudien opère comme un voile par rapport à la

vérité du désir fondamental qui est de se confronter mortellement à la Chose, au monstre femelle par l'épreuve.

Donc Freud porte son attention sur le mythe d'Œdipe comme s'il était régulateur et explicatif alors qu'il est mythiquement irrégulier, par souci d'y introduire du père en force. C'est la structure du monomythe qui devrait servir de référence à toute approche de l'inconscient. Voilà sans doute pourquoi Lacan parlait du «mythe de l'Œdipe». Pourquoi Freud choisit-il cette voie? Sans doute parce que l'occident est Oedipien au sens de Hegel. La philosophie est oedipienne en tant qu'elle s'inaugure comme sortie d'Égypte par anthropocentrisme ou réponse humaniste : connaissance de soi par soi-même, réflexivité, en un mot désaveu du dispositif initiatique. etc. Si Hegel repère le moment initiateur de la philosophie dans la figure d'Œdipe c'est parce que c'est le héros de l'initiation éludée. C'est le «connais-toi toi-même» «pense par soi-même» qui prennent l'homme puis le moi, pour centre.

D'une certaine façon on pourrait donc se demander si ce «meurtre du père» n'a pas le statut d'un «fétiche», c'est-à-dire que le meurtre du père fonctionne comme un voile, comme dit Lacan à propos du fétiche, pour voir ce qui ne peut être vu il faut le voir derrière un voile, c'est-à-dire qu'un voile soit placé devant l'inexistence de ce qui est à voir. Et ce qui est à voir fondamentalement c'est la part du féminin qui y est à l'oeuvre.

Il y a donc quelque chose de proprement impensable dans cette question du père et de son meurtre. Lacan le souligne lui-même :

Le seul qui pourrait répondre absolument à la position du père en tant qu'il est le père symbolique, c'est celui qui pourrait dire «je suis celui qui suis». Mais cette phrase du texte sacré ne peut être littéralement prononcée par personne. Le père symbolique est à proprement parlé impensable. Le père symbolique n'est nulle part. Il n'intervient nulle part. La preuve est à trouver dans l'oeuvre de Freud, celle qui lui était la plus chère, *Totem et tabou*, un mythe moderne construit pour expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir : Où est le père ?

Totem et tabou est fait pour nous dire que, pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique, soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort. Bien plus, que ce soit le père tué. Comment cela peut-il être pensé en dehors de la

valeur mythique ? Car ce père n'est pas conçu par Freud ni par personne, comme un être immortel. Pourquoi faut-il que ses fils aient avancé sa mort ? Et pour quel résultat ? Pour s'interdire à eux-mêmes ce qu'il s'agissait de lui ravir. On ne l'a tué que pour montrer qu'il est intuable. C'est mythique car c'est la catégorisation d'une forme de l'impossible, voire de l'impensable, à savoir l'éternisation d'un seul père à l'origine, dont les caractéristiques sont qu'il aura été tué. Et pourquoi sinon pour le conserver ? En français et dans quelques autres langues, dont l'allemand, tuer vient du latin *tutare* qui veut dire conserver.¹

Le complexe d'Œdipe ne veut rien dire de plus que la vie sexuelle de l'individu reste tributaire d'une impasse qui a la suite de Freud a été nommé complexe d'Œdipe, le complexe d'Œdipe ne veut rien dire de plus que cet obstacle est non pas mythique mais de structure, opposée à toute réalisation sexuelle accomplie.

En ce sens le mythe apparaît bien comme indispensable justement parce qu'il est structurant car il permet de continuer à parler un événement qui sinon serait entouré de silence, ou pire qui serait expulsé du langage et de la langue. Il y a ce lieu de la jouissance qui doit être quitté qu'elle qu'en soit justement la jouissance. Et c'est sans doute cela l'interdit de l'inceste, ou l'interdit de la jouissance totale, ou de la bêtise, c'est cet interdit d'avoir trouvé une fois pour toutes et d'ignorer l'inconnu donc aussi le nouveau.

¹Lacan J. Séminaire IV, *La relation d'objet*, p.210 et suiv. à propos du «Petit Hans.»